

*Étienne Daho*

# GUERRE & PAIX

S'aventurer dans des territoires plus psychédélics, mais toujours séducteurs et hypnotiques, tel est le propos du nouvel opus du roi de la pop à la française. Rencontre.

Par SOPHIE ROSEMONT  
Photographie DIRK SWILLENS



**POP CULTURE**

Fin d'année chargée pour le chanteur, entre son nouveau disque et l'expo qu'il présente en décembre à la Philharmonie de Paris.





AVEC *BLITZ*, SON ONZIÈME ALBUM studio, Daho montre une fois encore ses capacités à surprendre son public, qui ne s'attend pas forcément aux accents rock d'un disque pourtant résolument pop, partagé entre balades mélancoliques et trips psychédélics. Le musicien français est aussi capable, depuis plusieurs décennies, de faire découvrir au grand public des noms peu connus (John & Jehn, Yan Wagner, Calypso Valois, Flavien Berger), tout en invitant des valeurs sûres (Debbie Harry, Nile Rodgers, Duggie Fields...). Ainsi, l'exposition *Daho l'aime pop*, à voir à la Philharmonie de Paris, du 5 décembre prochain au 29 avril 2018 : "un parcours subjectif de 70 années de pop française en 200 portraits" (signés par lui-même ou des photographes de son choix) rappelle son œil affûté sur la scène musicale d'hier et d'aujourd'hui. Inaltérable Daho, donc.

## Comment est né *Blitz* ?

**Étienne Daho :** J'avais commencé à penser l'album avec Jean-Louis Piérot afin d'envisager un prolongement des *Chansons de l'innocence retrouvée* (son précédent album, nldr). Mais nos plannings ne correspondaient pas et je me suis dit que j'allais essayer autre chose. J'ai alors rappelé Fabien Waltmann, avec qui j'avais travaillé sur *Eden*. Nous sommes rentrés dans un processus quotidien et foisonnant, dopant au niveau créatif. Par ailleurs, j'étais tombé amoureux du groupe Unloved, dont j'ai fait la connaissance lors d'un de leurs DJ sets à Londres. Leurs sonorités donnent une idée du climat de *Blitz*, très sixties, un peu lynchien, qui absorbe aussi bien le Wall of Sound de Phil Spector que les girls group ou les musiques de film.

## L'ombre de Syd Barrett plane sur ce disque... Pourquoi lui ?

**E.D. :** Il me faut toujours une muse, une figure tutélaire pour écrire. Le premier album de Pink Floyd est le premier disque que j'ai acheté, petit. Barrett a inventé une manière de composer, c'est un guitariste extraordinaire... Mais il a explosé en plein vol, au sommet de sa créativité, avant de revenir chez sa mère à Cambridge. Son destin interroge sur les questions de la vulnérabilité de l'artiste, de la rigueur, du refus du succès populaire. Il y a quelques années, on m'a offert une biographie de Syd Barrett où j'apprends qu'il habitait à deux centimètres de l'endroit que

## "Blitz" TITRE PAR TITRE, vu par Daho

### LES FILLES DU CANYON

"C'est une ouverture martiale, guerrière, mythologique. Dionysos et les Bacchantes dévastent tout sur leur passage. Duggie Fields y tient le rôle de Dieu!"

### LE JARDIN

"Une chanson sur l'apaisement, la relation spirituelle qu'on peut tisser avec les gens qui ne sont plus là. Ça me fait penser à mes conversations avec Jeanne Moreau..."

### CHAMBRE 29

"Celle-ci est liée à l'appartement de Syd Barrett. Comme si elle était droguée, elle évolue dans un univers coloré, planant."

### LES BAISERS ROUGES

"Sur les eaux noires, l'inspiration d'un voyage au pays des morts : le baiser rouge est celui de la faucheuse. J'y parle aussi de la jeunesse exilée."

### LES CORDAGES DE LA NUIT

"C'est la seule vraie chanson d'amour de l'album, inspirée par les climats spectoriens de Unloved. Syd Barrett s'y trouve aussi, tout comme quelqu'un qui m'est cher."

### LES FLOCONS DE L'ÉTÉ

"Sentir la proximité de la mort dans un contexte estival, ça parle à tout le monde, de nos jours..."

### VOODOO VODOO

"Inspiré par *Le Vampire* de Baudelaire, ce titre a été écrit de manière assez foutraque. Une respiration avant une partie plus sombre..."

### L'ÉTINCELLE

"Écrite avec Jean-Louis Piérot, cette musique me plaît beaucoup. Elle évoque les perdants magnifiques, la flamme qui ne s'éteint pas malgré l'échec. On peut y voir des réminiscences de William Burroughs..."

### THE DEEP END

"Un titre donné par Unloved et que je chante avec sa chanteuse, Jade Vincent. C'est la grande chanson psychédélique de l'album, avec des arrangements complexes."

### HÔTEL DES INFIDÈLES

"La guerre est omniprésente dans l'album, et ce morceau parle de ces résistants de l'hôtel de la Louisiane, rue de Buci, à Paris. J'y ai aussi vécu, à la fin des années 70 : le principe était de se défoncer en écoutant Pink Floyd!"

### APRÈS LE BLITZ

"C'est une chanson composée de cinq parties. Après une introduction martiale, c'est l'arrivée des anges, puis la jouissance du dancefloor avant l'oubli de soi et des autres..."

### NOCTURNE

"C'est aussi une chanson de Jade Vincent, écrite en anglais, et que j'ai préféré transformer en français... Mon but est de prendre l'auditeur par la main et qu'il vive une expérience tout au long de l'album. Sa conclusion doit être une apothéose!"

je loue à Londres pour travailler, à Earl's Court. C'est l'appartement que l'on voit sur la pochette de *The Madcap Laughs*. Je savais que le peintre post-moderniste Duggie Fields, qui était son colocataire, vivait encore là. Quelques jours plus tard, je l'ai rencontré à la terrasse d'un café. Il est très reconnaissable avec ses couleurs vives et ses badges accrochés partout sur ses vêtements ! Nous sommes devenus amis et il m'a invité dans son sanctuaire, me laissant seul dans la chambre de Syd pendant une demi-heure. C'est là qu'il a écrit toutes les chansons de ses deux albums solo, qu'il a commencé sa descente aux enfers... J'en suis sorti avec des idées qui ont nourri *Blitz*.

## Habité par les sixties, *Blitz* sonne de manière très actuelle. Quel est votre secret ?

**E.D. :** Il ne faut pas avoir peur de se rouler dans les choses qu'on aime, d'en extraire des climats qui nous séduisent et les rendre contemporains. Comme nous l'avons fait avec les arrangements sur ces chansons, complexes, mais assez pop, et de la place de celles-ci sur le disque. Par exemple, un titre comme "Les Flocons de l'été" a la même fonction que "Heures indoues" dans *Pour nos vies martiennes*, qui était un album très rock, sombre, londonien : c'est une respiration. Aujourd'hui, j'ai la sensation de clôturer une trilogie constituée de *Pop Satori*, *Eden* et *Blitz*. Ces albums ont le même battement de cœur, le même besoin de liberté.

## Vous partagez votre vie entre Paris et Londres. En quoi ces séjours anglais influencent votre musique ?

**E.D. :** Je suis un amoureux de l'Angleterre, et particulièrement de Londres. Même si l'ambiance n'est plus aussi magique depuis quelques années : les artistes en partent, car la ville est devenue incroyablement chère. Là-bas, il m'arrive des choses qui ne m'arriveraient pas en France ; et le fait de parler anglais change la structure de mes phrases, se ressent dans mon écriture de chansons.

## La guitare est l'une des stars de *Blitz*. Peut-on le considérer comme votre album le plus rock ?

**E.D. :** Il y a beaucoup d'énergie, c'est vrai. J'ai grandi avec le Floyd, le Velvet Underground, Lou Reed, les Beach Boys... Et je les écoute toujours autant ! Mais je n'ai jamais voulu faire de rock, car j'étais trop influencé par ces sons qui m'ont imprégné. Ce que je souhaitais, c'était retrouver mes racines françaises : Françoise Hardy, Jacques Dutronc, Christophe, Brigitte Fontaine. Les exprimer à ma manière. Au début des années 1980, mon entourage ne comprenait pas que je puisse à la fois aimer les yéyés et le punk anglais ! Avec le temps, cependant, la musique se métisse inévitablement... Sur





**PSYCHÉ ROCK**  
Fasciné par Syd Barrett et son univers, Daho en a fait la figure tutélaire de son onzième album.

*Blitz*, je me suis enfin laissé aller à mon envie d'utiliser mes guitares.

En baptisant votre album "*Blitz*", vous faites référence à la guerre. Est-ce un choix en rapport avec le contexte politique international actuel, tout en tensions ?

E.D. : J'en ai fini avec l'autoanalyse, mes disques parlent désormais davantage des autres. Je vis dans le monde, j'absorbe son atmosphère. Comme toute forme d'art, mes chansons sont une manière de copier la réalité. La société dans laquelle nous vivons est fragile, nous savons que tout peut éclater du jour au lendemain. On finit par s'habituer à ce à quoi on ne devrait pas s'habituer... Je le ressens fort et j'ai voulu l'exprimer en métaphores. Comme je le chante dans l'album : "*Nous resterons légers face au danger/Nous resterons dressés face au danger.*" C'est important de rester debout face à

l'inéluctable. J'ai connu la guerre, enfant, contrairement à beaucoup de gens que de mon entourage pour qui c'est abstrait. Et ça m'a marqué. Alors je mets en avant cet aspect jouisseur : profitons-en tant qu'il est encore temps ! *Blitz* est un disque de résistance, de jeunesse de cœur, de compassion pour les outcasts.

La mort est aussi présente dans l'album... Jeanne Moreau, avec qui vous aviez enregistré le disque *Le Condamné à mort*, nous a quittés cet été. Vous manque-t-elle ?

E.D. : En réalité, je n'ai pas l'impression qu'elle est partie, elle est encore très présente pour moi. D'ailleurs, elle me disait souvent qu'elle

était immortelle : "*La mort, je n'y crois pas !*" Nous avons un lien très fort depuis notre projet en commun sur ce livre de Jean Genet que nous adorions tous les deux. Nous n'avons jamais cessé de parler, d'échanger...

Dans cet album, on entend le jeune musicien Flavien Berger qui intervient dans le morceau "*Après le Blitz*", et Calypso Valois, présente sur le titre "*Voodoo Voodoo*". Comment les avez-vous rencontrés ?

E.D. : Je connais Calypso depuis qu'elle est née, puisque j'étais très proche de ses parents, Elli Medeiros et Jacno. Pendant longtemps, elle était farouche, distante avec moi... Un jour, elle m'a demandé d'être son parrain ! J'étais très surpris mais j'ai accepté, bien sûr. On a appris à se connaître. J'ai alors découvert la musicienne qu'elle était : son album *Cannibale* est vraiment génial, très singulier. Comme moi, elle est aussi entièrement dédiée à son travail. Quant à Flavien Berger, j'aimais ses disques, mais j'ai eu une révélation lors d'un festival où sa prestation m'a fait penser à Suicide, l'une de mes références.

Vous en êtes à plus de trente ans de carrière. L'envie de chanter est-elle toujours aussi forte ?

E.D. : On ne peut pas faire un métier comme celui-ci sans un désir très fort. Il l'est peut-être trop chez moi, car je le place au-dessus de tout. Abandonner ses amis, sa famille, ceux qu'on aime pour se retrouver dans un mètre carré juste pour travailler... Oui, il faut en avoir envie. On s'isole complètement, il n'y a pas de dimanche, de jours fériés, de vacances... Et je m'en fous ! En revanche, mes collaborateurs, eux, peuvent beaucoup souffrir de cet investissement total ! (Rires.)

Quel est votre rapport à l'exercice promotionnel, que vous exercez aussi depuis longtemps, et avec le sourire ?

E.D. : C'est le jeu, je l'accepte. Or, lorsqu'un de mes albums paraît, je sais qu'il faut l'expliquer, mais je n'y

parviens pas toujours. Le pire, c'est à la télévision. Depuis le temps, je devrais être indifférent. Rien à faire, j'ai encore du mal à gérer ce genre d'apparitions ! Quand j'ai une caméra devant moi, je peux me montrer très ombrageux. On pense alors que je suis timide alors que je ne le suis pas : je suis plutôt pudique, dans l'ultravigilance.

**"J'EN AI FINI AVEC L'AUTO-ANALYSE. MES DISQUES PARLENT À PRÉSENT D'AVANTAGE DES AUTRES."**